

FIGARO ILLUSTRÉ

LES SALONS

de 1902

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LES SALONS DE 1902. — M^{lle} CLÉMENTINE-HÉLÈNE DUFAU. — AUTOMNE

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf
PARIS



MODES D'ÉTÉ pour Jeunes Gens et Enfants

Envoi franco du Catalogue spécial et d'Échantillons sur demande

SEULES SUCCURSALES : Paris, 1, place Clichy — Lyon — Marseille — Bordeaux — Nantes — Angers — Lille — Saintes

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

LES SALONS DE 1902. — LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



JEAN PATRICOT. — PORTRAIT DE MADAME ÉMILE LOUBET



M. ED. BISSON
Commissaire adjoint du placement
des tableaux

M. LOUIS PRÉTET
Commissaire en chef du placement
des tableaux

M. LOUIS VIGNERON
Commissaire général de
la Société des Artistes français

M. BAILLOT
Chef du personnel

Comme on fabrique un Salon

Ce qu'est le travail préparatoire pour une de ces journées de Paris telles qu'un *vernissage*, ce qu'il y a d'efforts, d'ingéniosité, d'argent dépensés, ce que le progrès constant du luxe moderne exige d'accessoires recherches, il fallait que le *Figaro illustré* le dit pour éveiller la sympathie du public envers les bons ouvriers de ses plaisirs. S'il est difficile chez soi d'accrocher trois tableaux sur un panneau, qu'est-ce pour deux mille cinq cents tableaux, certains immenses, d'autres minuscules, qu'il s'agit de caser selon l'ordre illogique de l'alphabet et avec une symétrie qui contente le spectateur? C'est là un travail formidable et en même temps le plus délicat qui soit, dont s'acquittent avec une rare compétence et une prestidigitative

habileté MM. Prétet et Ed. Bisson, sous la haute inspection de

M. Vigneron, commissaire général de la Société. Arrivent-ils à contenter tout le monde? Voilà beaux âges que le fils du meunier en a fait son deuil; ils contentent au moins le public, et ils portent à leur tâche, avec une inaltérable bonne volonté, une impartialité qu'il ne convient pas de louer, mais qui ne fut point telle en d'autres temps. Ah! si l'on revenait à ces anciens temps, aux murs nus, aux planchers bruts, aux rugueuses barres de fer, quels beaux cris on entendrait! Il semble qu'à présent, sans des tapis et une tenture appropriée, il ne puisse y avoir de Salon, pas même de peinture. C'est le Progrès, — mais est-ce un progrès?

F. M.



L'ACCROCHAGE DES TABLEAUX



LES POSEURS DE TAPIS
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



MESURAGE ET PITONNAGE
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LA MISE EN PLACE DES TABLEAUX
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LES TAPISSIERS
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LE LABORATOIRE DE PHOTOGRAPHIE
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



A 4 HEURES. — LE RÉPECTOIRE DES GARÇONS
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



JULIEN DUPRÉ. — A LA FIN DU JOUR

LES SALONS DE 1902

LES semaines qui précédèrent l'ouverture du Salon furent, on ne l'a oublié, troublées de quelques orages. Si je reviens sur ces incidents symptomatiques, ce n'est pas pour le vain plaisir de raviver des querelles momentanément apaisées, mais uniquement dans le but de dégager les enseignements ou les avertissements qu'elles comportent. Je rappelle en deux mots le double objet du litige. Il y eut premièrement la question des admissions ; puis, la question du buffet et du loyer. L'une ne regardait que les artistes ; l'État était intéressé dans l'autre. — Parlons d'abord des admissions. Le comité voulait en réduire le nombre de quelques dizaines. C'était, naturellement, pour « élever le niveau », — le niveau, en matière d'expositions artistiques, était en raison inverse de la masse des choses contenues dans un même contenant... A cette nouvelle, grandes protestations. Je n'ai pas entendu les discours prononcés dans les réunions, — tumultueuses, assure-t-on, — où le comité fut pris à parti par les opposants ; mais il n'est pas indispensable de les avoir entendus ou lus, pour les con-

naître. Voilà plus de cent ans que, sous des formes à peine variées, ils se reproduisent périodiquement et que le même dialogue se poursuit : les « arrivés » d'un côté, les délicats et même les simples *snoobs* protestant contre l'avilissement de l'art par ces grands déballages de toiles plus ou moins peintes que sont devenues nos expositions modernes, — et les « producteurs » de l'autre, réclamant, au nom de leur droit au travail et à la vie, une place à la lumière sinon sur la cimaise, une occasion de se faire connaître, une chance de rencontrer le client au champ de foire qui doit être ouvert à tous, impartialement. Les uns prétendent défendre les intérêts sacrés de l'art, les autres ceux, non moins sacrés, des artistes... Et ils ont raison les uns et les autres, et c'est pourquoi leur querelle n'en finit pas.

Je voudrais montrer comment elle est née, pourquoi elle se continue et prend, à certains moments de l'évolution sociale, une intensité plus vive.

Quand « l'artiste » n'était qu'un simple artisan — (le dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, dit encore : « *Artiste*, adjectif de tout genre :



Mlle BERTHE DELORME. — PORTRAIT DE Mlle MAGDELEINE D...



A.-P.-R. MAIGNAN. — SÉDUCTION

«... Le serpent dit à la femme : « Vous
« serez comme des Dieux. »
(Genèse)

industrieux, qui travaille dans un art »), — quand il était membre élu d'une corporation où il n'entrait, qu'après avoir fait son « chef-d'œuvre, » initié par un long apprentissage sous la discipline d'un « maître », associé par lui à de grands travaux dans lesquels il avait une part de collaboration mesurée à ses capacités, — sa condition était tout unie et, je crois, très heureuse. Sa personnalité, sans doute, ne se dégageait pas encore au premier plan; son effort, son talent et même son génie se fondaient — je ne dis pas se perdaient — en quelque sorte dans l'œuvre commune, dont il semble que les grands inspireurs fussent surtout l'esprit même du temps, la pensée

publique et la vie nationale... Ce fut le régime des grands siècles du moyen âge. L'œuvre alors n'était jamais faite au hasard; elle avait en naissant sa destination; elle était provoquée et déterminée par un besoin antérieur et précis, située en quelque sorte organiquement dans les cadres de la constitution sociale... Sa tâche faite, le brave artisan passait à une autre; puis s'endormait obscur et content.

Les choses commencèrent à changer avec l'institution des académies. Il vint un moment où les « brevetaires », c'est-à-dire ceux qui avaient obtenu brevet du Roi ou d'un prince royal, affectèrent de se distinguer de la corporation (dont les règle-



FERDINAND HUMBERT. — PORTRAIT DE M^{me} LA PRINCESSE DE T...

ments se faisaient d'ailleurs volontiers vexatoires) et obtinrent, après de longs débats, d'être séparés hiérarchiquement et officiellement de la maîtrise. Je voudrais pouvoir citer la curieuse requête qui fut lue en leur nom, au Conseil de régence tenu au palais royal, le 20 janvier 1648, en présence de Louis XIV, alors âgé de dix ans. Ceux qui « étaient honorés du nom de peintres et sculpteurs de Sa Majesté », déclaraient ne pouvoir plus souffrir la tyrannie des maîtres jurés « qui voudraient les réduire à travailler pour leurs broyeurs de couleurs et pour ceux qui polissent leurs statues » et les ravalent « au nombre des métiers les plus abjects ». Ils avaient donc recours « à la puissance souveraine pour être remis en leur lustre, ainsi qu'ils étaient du temps d'Alexandre... » Nous n'avons, ajoutaient-ils, nous n'avons qu'un seul Alexandre, « mais Paris est rempli de plusieurs Apelles

et d'un grand nombre de Phidias et de Praxitèles qui feront éclater dans les climats les plus éloignés son visage auguste et révéler les beaux traits et les grâces que le ciel y a imprimés. *Vostre Majesté deffendra aux ignorants et aux esclaves d'exercer des arts si relevés... Elle en conservera la noblesse et laissera dans la captivité ceux qui s'y sont volontairement soumis en composant un corps de métier et se sont mis en parallèle avec les artisans les plus mécaniques.* »

C'est la séparation de l'art et du métier, des aristocrates et des prolétaires. « L'artiste », pourtant, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'existait pas encore; ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle, exactement en 1759, que le dictionnaire enregistrera, à ce mot (et seulement après la définition traditionnelle illustrée de cet exemple : « Il faut être un grand artiste pour

bien préparer le mercure ») cette signification nouvelle : « Artiste, se dit aussi de ceux qui font profession de quelque art et qui s'y distinguent... *Un grand artiste*, de l'italien ou de l'espagnol : *artista*. »

Nous entrons alors sous le régime d'une institution qui, née à la fin du xviii^e siècle, ne fonctionne régulièrement que depuis 1737. Les *Salons* deviennent un facteur nouveau et dangereux, je crois, parce que factice, de la production artistique. Réservés

d'abord aux académiciens et à l'exposition des travaux exécutés pour le Roi, ils tendent bientôt à une publicité plus large. A côté des Salons des académiciens que le surintendant ou directeur général des bâtiments du Roy ordonne et surveille, la maîtrise (qui a voulu avoir, elle aussi, son académie de Saint-Luc) en organise d'autres; puis sur le Pont-Neuf et place Dauphine, les jours de la grande et de la petite Fête-Dieu, des œuvres d'art sont appendues, au passage de la procession, sur les tentures et



HENRI HARPIGNIES. — SOUVENIR D'ANTIBES. — LE PIN MEISSONIER

tapisseries exigées par la police en l'honneur du Saint-Sacrement, ce sont « les Expositions de la Jeunesse »... Un ordre nouveau est né. Sous l'influence de la vie sociale transformée, l'artiste moins étroitement enfermé, mais aussi moins protégé par les règlements de la corporation, se met en quête du public et de la clientèle; il lui faut un endroit où étaler et offrir sa marchandise. Et le marché officiel restant trop étroit pour que ceux qui ont à faire leur trouée et assurer leur vie puissent y paraître

utilement à côté des « gens en place », une poussée de plus en plus forte se produit pour élargir l'espace disponible et allonger les cimaises.

Avec la Révolution et le triomphe de la démocratie, la poussée est naturellement plus pressante et plus efficace. La préface des premiers *livrets* des Salons de la période révolutionnaire est comme un manifeste... Mais bientôt l'antagonisme éclate entre les deux tendances, qui sont désormais dans l'ordre et la condi-



Copyright 1902, by Braun, Clément & Cie.

W.-A. BOUGUEREAU. — LES ORÉADES

« Les ténèbres se dissipent ; radieuse, l'aurore paraît et colore d'une teinte rose la cime des monts. Alors s'envole vers le ciel une longue théorie ; c'est la troupe joyeuse des Nymphes qui, pendant la nuit, prenaient leurs ébats à l'ombre des grands bois, au bord du fleuve aux eaux tranquilles : elles quittent la terre et, sous les yeux des faunes étonnés, regagnent leur patrie et les régions éthérées où habitent les Dieux. »

F. HUMBERT.

tion même des choses : d'une part, les exigences, les aspirations et les besoins de l'artiste, réduit à ses seules forces d'individu libre mais isolé, travaillant pour son compte et selon son génie et n'ayant d'autre moyen que les expositions périodiques pour dire à sa manière au monde qui risque de ne pas l'entendre : Me voici, moi et mon art ; regardez-moi, comprenez-moi, achetez-moi ; — de l'autre, la lassitude du public, dont l'attention n'est plus capable de suffire à tant d'œuvres jetées d'un seul coup en pâture à sa curiosité ; découragé de regarder avant même d'avoir vu, par la longue enfilade des salles où les tableaux et les statues s'entassent, — dégoûté de l'art par les conditions anormales que la vie et l'évolution sociale ont imposées à ses manifestations.

Si j'en avais la place, je pourrais montrer par des citations

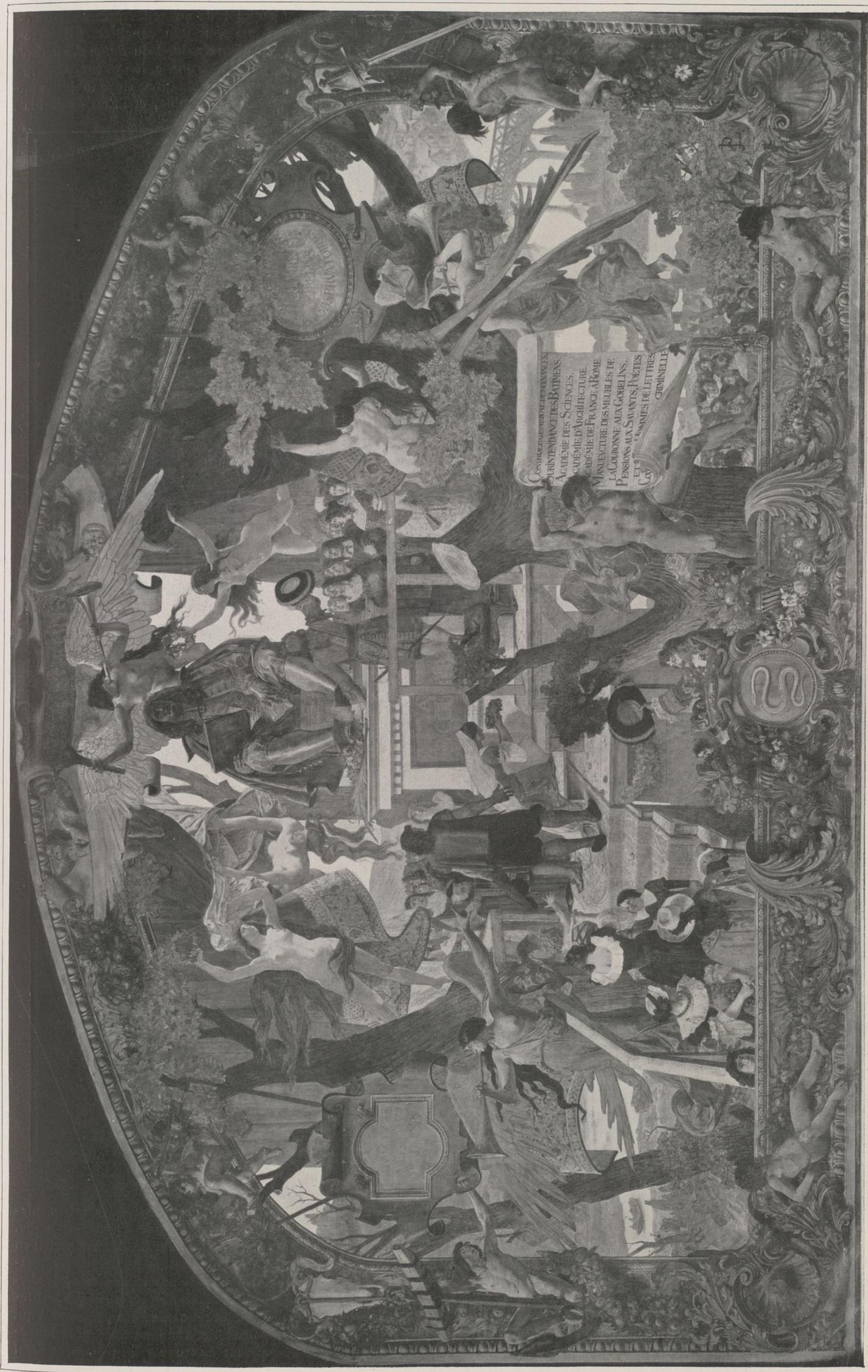
nombreuses comment, au cours du XIX^e siècle, ces deux plaintes contradictoires et simultanées n'ont pas cessé de retentir, et comment, au lendemain de chaque révolution, à mesure que l'on ouvrait plus largement la porte à la foule des exposants, les protestations des amateurs devenaient plus vives. C'est, en 1831, non seulement une invasion, mais un déchainement, et cette fois la « morale », paraît-il, n'est pas moins offensée que le « goût ». « Jusqu'ici nos expositions avaient été garanties de l'invasion des peintures où la nudité devient choquante, écrivait le sage Delescluze... Cette année, nous le disons à regret, la pornographie abonde au Salon !... Ce qu'il y a d'odalisques, de courtisanes et de femmelettes campant avec indécence sur des sofas ou des tapis, est à en dégoûter. Ici, ce sont des

amants qui se disent adieu de manière à faire rougir ; là, c'est un vieux soldat musulman qui a lâchement quitté le combat pour une petite fille toute nue !... Dans un épisode des trois journées, on a représenté une jeune femme si effrayée du bruit qu'a fait une balle en cassant les vitres, qu'elle se jette et s'accroupit sous une table dans une posture et dans un état de toilette... dont l'art aurait pu modifier le désordre... » Ne laissons pas se perdre ces perles de la critique !

En 1848, Thoré, qui avait longtemps mené en faveur de Rousseau, Corot, Delacroix et Barye, une campagne vigoureuse contre les jurys académiques, Thoré d'abord triomphe. « La révolution de février a surpris le jury académique en pleines fonctions ; on avait commencé déjà la séparation des élus et des réprouvés... mais au bruit de l'insurrection contre la royauté, les familiers de la liste civile n'ont eu que le temps d'ôter leurs perruques et leurs lunettes et de se sauver. » Le suffrage universel des artistes a nommé un jury des récompenses, où Abel de Pujol et Couture, Léon Cogniet et Brascassat se sont trouvés tout à coup rapprochés, — où, pour la première fois, Rude, Barye, David d'Angers ont pu entrer. On a ouvert à deux battants les portes, et qui a voulu exposer, l'a pu... Et le même Thoré, sans renier la sainte liberté, constate tout de même



PAUL CHABAS. — PORTRAIT DE M^{lle} P. G.



JEAN-PAUL LAURENS. — GLORIFICATION DE COLBERT
(Panneau décoratif à exécuter en tapisserie par la Manufacture Nationale des Gobelins)

« qu'il y a là des tableaux comme on n'en a jamais vu chez les vitriers de campagne, comme on en voyait cependant quelques-uns à chaque Salon de la liste civile, car l'ancien jury s'occupait bien plus volontiers à exiler ses ennemis qu'à examiner le mérite de la peinture. *Il n'y a de changé aujourd'hui que le nombre prodigieux de ces images excentriques...* » On trouva qu'il y en avait trop, décidément, et après avoir tout admis, on en revint au

système des éliminations nécessaires, au moyen de jurys préventifs... Et ce furent aussitôt de nouvelles protestations des *indépendants*, jusqu'à ce que pour tout concilier, l'Empereur imagina, en 1863, cet expédient spirituel du *Salon des refusés*.

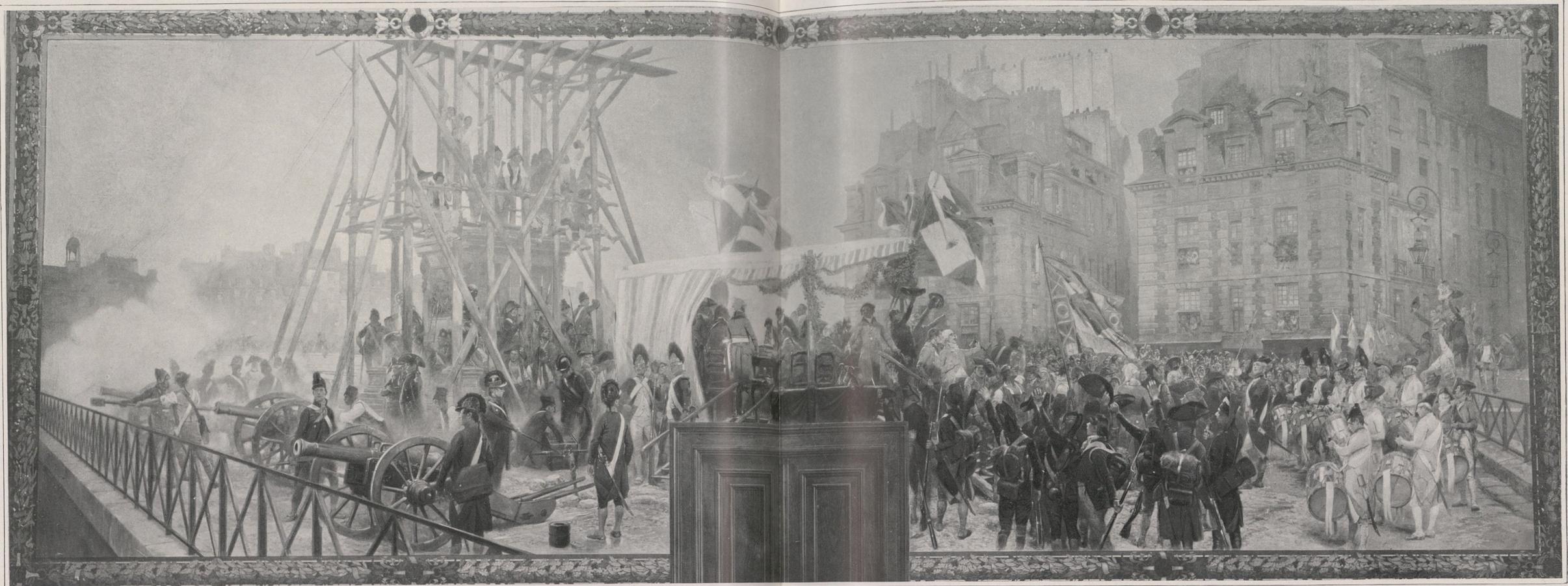
Mais rien n'y fit ; et, d'année en année, le système de l'organisation des Salons devint un sujet de discussions toujours plus vives. En 1880, la mesure parut comble, et l'État se décida à



H. CARO-DELVAILE. — JAME A L'HORTENSIA (portrait)

prendre un grand parti. Le Salon, cette année-là, avait exaspéré tous ceux qui, — sur la foi du vocabulaire, — prétendent qu'un *Salon* doit être une exposition choisie et non pas un simple marché aux tableaux. Ils crièrent tant et si fort que le Conseil supérieur des Beaux-Arts fut appelé à délibérer sur la réorganisation des Expositions annuelles. On décida d'abord de restreindre à 2,500 le chiffre des admissibles. Quelques-uns proposèrent d'admettre autant de tableaux qu'on en pourrait loger, mais de réserver à quatre ou cinq cents œuvres choisies une salle spéciale, laissant au public débonnaire et aux critiques conscien-

cieux le soin d'aller chercher dans l'entassement des autres galeries les Delacroix méconnus et les Claude Monet en herbe. Chacun apportait son système ; l'excellent Bardoux abondait en combinaisons conciliantes. Enfin, l'État, — assailli de réclames discordantes, obligé de faire face aux exigences contradictoires de l'Art, au nom duquel il devait être sévère et des artistes qui l'entraînaient à une indulgence sans limite, ne sachant à qui entendre, lassé d'une responsabilité chaque année plus lourde et moins glorieuse, désespérant de trouver le règlement idéal qui satisferait aux exigences du public, de l'Institut, des artistes



LES ENROLEMENTS VOLONTAIRES SUR LE TERRAIN DU PONT-NEUF, EN SEPTEMBRE 1792



RÉCEPTION, PAR LA MUNICIPALITÉ DE PARIS, A LA BARRIÈRE DE LA VILLETTE, DES TROUPES REVENANT DE POLOGNE, APRÈS LA CAMPAGNE DE 1806-1807
Décoration pour l'Hôtel de Ville de Paris

Ayuntamiento de Madrid



L.-A. CABIE. — L'APPROCHE DE L'ORAGE; COTES DE SAINTONGE



A.-V. THOMAS. — PANNEAU DÉCORATIF POUR L'HOTEL DE VILLE DE TOURS



Copyright 1902 by D. Ridgway Knight.

D.-RIDGWAY KNIGHT. — CAUSERIE

vieux et jeunes, de ceux qui sont arrivés, de ceux qui veulent arriver et de ceux, plus bruyants encore, qui n'arriveront jamais, — prit un parti héroïque et prudent : il passa la main aux artistes eux-mêmes. « Organisez, leur dit-il, vos expositions à votre guise ; je ne m'en mêle plus, sinon pour vous décorer et vous acheter. Désormais je vous proclame libres et majeurs. » En style moins noble : « J'en ai assez, débrouillez-vous. » Seulement, comme on ne pouvait renoncer encore à l'idée de l'État patron, on décida d'organiser des expositions officielles triennales qui seraient, sous le contrôle et la direction du ministère des Beaux-Arts, une sélection de la production courante... On en fit une et on n'y revint plus.

Les artistes, un peu effrayés d'abord de la liberté octroyée, s'organisèrent pourtant. Mais bientôt les deux principes en conflit agirent au sein de leur société affranchie, exactement comme dans l'ancienne organisation, et l'on en vit les effets en 1889, quand le Champ-de-Mars se sépara des Champs-Élysées. On assure à présent, que dans le Champ-de-Mars comme aux Champs-Élysées des germes de discorde, qui ne sont que l'action latente des mêmes principes opposés, se sont plus d'une fois fait sentir, — et cela est dans l'ordre

logique, puisque toujours et partout, les uns voudront que l'accès soit rendu facile à tous ceux qui ont quelque chose à offrir, —

et les autres que « le niveau » reste « élevé » et les œuvres plus rares... Et je ne parle pas des considérations électorales et personnelles qui s'ajoutent à ces conflits pour les envenimer !

Les incidents récents ne sont qu'une manifestation nouvelle de cet état de choses. Il durera tant qu'on n'aura pas trouvé un mode nouveau d'organisation du travail et de la vie sociale, c'est-à-dire assez longtemps encore... Et c'est ici le moment de parler de la question du buffet et des prétentions du ministre des Finances, représentant du Trésor, propriétaire du Grand Palais. Si l'État, jadis protecteur, devient indifférent au point de traiter les « artistes » comme de simples commerçants locataires d'un de ses immeubles, les voici dans l'obligation de pourvoir eux-mêmes à la construction de la grande Bourse aux tableaux, où ils seront, sans conteste, maîtres du buffet et de tous les comptoirs. Nous entendrons donc à bon droit parler encore d'un Palais des Arts, selon la formule Gérôme ou Benjamin-Constant, d'une réforme de Jury, d'une révision des statuts, etc. Nous arriverons ainsi, en attendant mieux, à l'ouverture d'un grand marché public, accessible à tous les vendeurs d'art en

F.-A. BRIDGMANN. — PORTRAIT DE M^{ME} DE B...



M^{me} CONSUELO FOULD. — LA LEÇON INTERROMPUE

A cette époque, ce fut une fureur de science parmi les dames de qualité. Mais, le plus plaisant, c'est qu'en calculant la distance des étoiles, Mesdames de M... et de C... se mirent à comparer la finesse de leurs tailles. On commença de se mesurer et le professeur inscrivit les résultats. (*Lettre de Madame du Bar*).



Copyright 1902 by Braun, Clément & Co.

M^{lle} GEORGES ACHILLE-FOULD. — LES RUBANS DE M. DE RICHELIEU

Le jeune duc de Richelieu qui va être présenté à la Reine a prié les dames de la Cour d'attacher quelques nœuds de ruban à son costume.

quête d'acheteurs, tandis que, groupés selon leurs affinités naturelles et leurs tendances communes, de petites associations d'artistes se constitueront pour exposer, en des locaux choisis, leurs œuvres aux amateurs. Et ce sera sous une forme nouvelle, comme

un retour détourné à l'ancien état corporatif que nous rappelions au début de cet article... Puissent nos « artistes » y retrouver quelques-unes des vertus des « artisans », leurs humbles ancêtres méconnus!

ANDRÉ MICHEL.



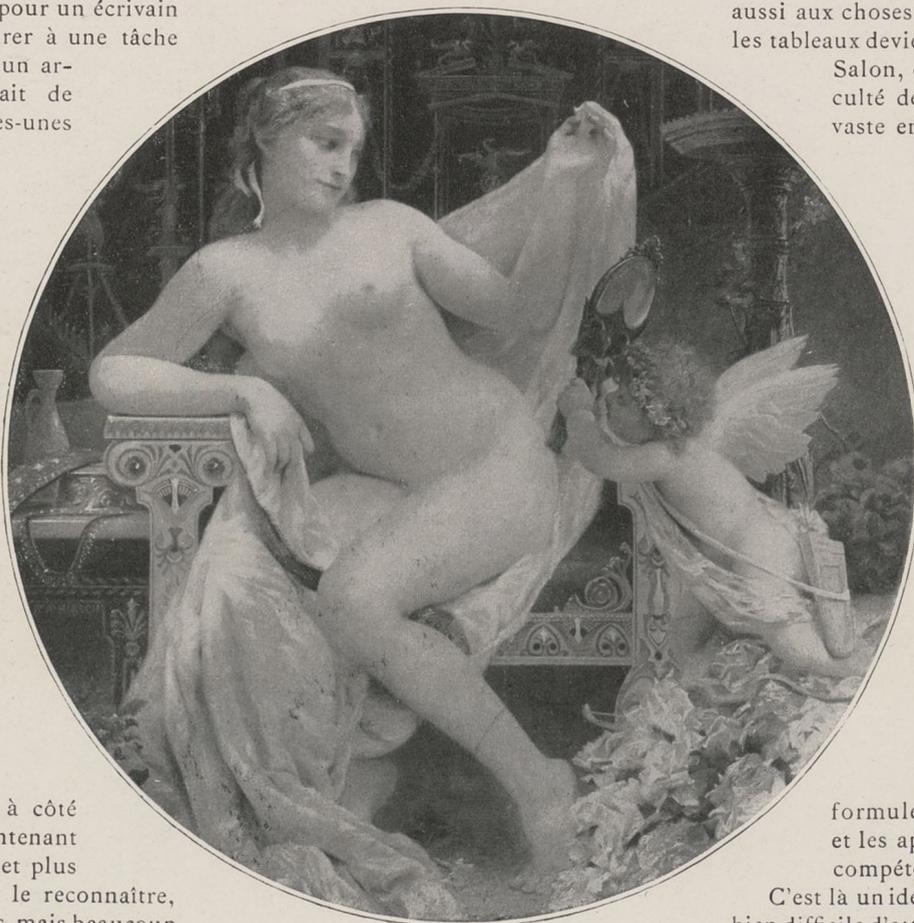
PASCAL BLANCHARD. — PREMIÈRES COMMUNIANTES A LA SAINTE TABLE



TONY ROBERT-FLEURY. — L'ÉTUDE

La Société des Artistes Français

Le meilleur moyen pour un écrivain d'art de se préparer à une tâche aussi délicate qu'un article sur le Salon, serait de relire pieusement quelques-unes de ces études si remarquables et si hautes, où des maîtres comme Edmond About, Gustave Planche, Jourdan, Maxime du Camp et surtout Théophile Gautier et Baudelaire émettent sur les artistes de leur époque des jugements que le temps a presque toujours ratifiés. Quelle grande leçon de compétence donneraient à beaucoup de nos critiques d'aujourd'hui, ces maîtres qui surent si souvent deviner le génie! Quelle méthode et quelle justesse dans leurs aperçus! Quelle droiture dans leurs jugements, et combien, à côté d'eux, la critique de maintenant paraît plus superficielle et plus creuse! La cause, il faut le reconnaître, en est un peu aux hommes, mais beaucoup



A.-A. HIRSCH. — VÉNUS

aussi aux choses. A mesure, en effet, que les tableaux deviennent plus nombreux au Salon, et que s'accroît la difficulté de savoir dégager dans ce vaste ensemble, je ne dirai pas

les œuvres de génie, mais les efforts d'art dignes d'une attention scrupuleuse, la nécessité se fait sentir, d'autre part, de procéder plus vite, de renseigner plus exactement, et c'est ainsi que l'information prend souvent la place de la critique. Il ne faut toutefois pas oublier les devoirs impérieux de cette dernière, et la mission de l'écrivain d'art d'aujourd'hui semble être de concilier les exigences de l'informateur avec celles d'un critique dénué de parti pris, attentif à toutes les

formules d'art même contraires et les appréciant avec autant de compétence que d'impartialité.

C'est là un idéal auquel il est, je crois, bien difficile d'atteindre, contentons-nous

done de l'indiquer, en nous efforçant de nous en approcher de toute la mesure de nos humbles forces.

Pour la seconde fois la Société des Artistes Français ouvre son Salon annuel dans ce grand Palais des Beaux-Arts un peu décevant comme disposition et comme éclairage, et qui ne laisse

pas de nous faire regretter le défunt palais de l'Industrie qui avait certes ses bons côtés, où la peinture se voyait infiniment mieux, où certaines sections n'étaient pas sacrifiées.

En 1901, les artistes se plaignaient déjà du nombre de toiles refusées, aujourd'hui le choix est plus rigoureux encore. Il



M^{lle} JUANA ROMANI. — TIZIANELLA

convient d'en féliciter les membres du jury, car c'est dans l'élimination systématique des choses médiocres ou secondaires, dans l'évolution vers les groupements de choix, que réside l'avenir de nos deux grandes sociétés.

Qu'ici un parallèle me soit permis avec la Société Nationale des Beaux-Arts, qui, consciente de cette vérité, affichait en 1901

des tendances analogues, et qui leur dut une des meilleures expositions dont elle puisse s'enorgueillir même depuis les Salons fameux où Puvis de Chavannes lui donnait le prestige de son génie. Mais cette année le Jury, se laissant sans doute fléchir par les suppliques de candidats trop nombreux, eut le tort de recevoir une quantité d'œuvres notablement plus grande, et le résultat ne

laisse pas de s'en ressentir : nous ne nous trouvons pas devant un Salon de *sélection*, les œuvres médiocres y sont beaucoup plus nombreuses que l'an passé, et la tenue d'ensemble de l'exposition serait beaucoup meilleure, si quelque deux ou trois cents toiles pouvaient en être retirées.

La Société des Artistes Français a évolué en sens contraire, le jury en tenant ses décisions secrètes, en supprimant le repêchage, est arrivé à une indépendance relative, a pu rejeter avec plus de liberté les œuvres qui lui paraissaient mauvaises. Il n'en est pas devenu infaillible pour cela, et il se peut — on pourrait même en cherchant bien trouver des exemples — qu'il ait refusé quelque peintre de talent ; du moins a-t-il diminué d'une manière notable le nombre des médiocrités parmi lesquelles il fallait errer si longuement avant de découvrir les morceaux intéressants. En agissant ainsi, la Société des Artistes Français a droit aux éloges, et ramènera certainement à elle bien des sympathies qu'elle avait pu s'aliéner.

Quoique l'aspect de l'exposition soit des plus agréables, il y a encore, épars dans les salles et à côté d'œuvres intéressantes, trop de tableaux de commençants ; on a souvent, en effet, la sensation que le Salon est un endroit où se donnent rendez-vous, autour de leurs professeurs, les bons élèves des ateliers ; et cela est aussi vrai que déplorable, car, à des exhibitions de ce genre, les expositions particulières devraient seules suffire, sans qu'il soit nécessaire d'en appeler au public.

Mais trêve de généralités qui pourraient nous emmener trop loin, et abordons résolument l'examen des œuvres qui nous ont paru les plus remarquables et dont un choix figure ici, choix que nous aurions voulu plus complet, et qui l'eût certainement été, si quelques autorisations, arrivées trop tard, ne nous avaient



E.-B. DEBAT-PONSAN. — M^{lle} EMMA SANDRINI (Ballet de la *Maladetta*)



Copyright 1902, by George-William Joy.

G.-W. JOY. — JEUNE TAMBOUR ANGLAIS (1798)

forcé à renoncer au plaisir de reproduire certaines toiles.

Dès l'entrée, dans la grande salle du Palais, s'offre à l'attention une grande œuvre, peinte par M. Jean-Paul Laurens, pour la manufacture des Gobelins. C'est une vaste composition, d'une vigoureuse allure, fort bien adaptée à sa destination, et où M. J.-P. Laurens s'affirme toujours le grand décorateur que l'on sait. C'est l'apothéose de Colbert, que le peintre a esquissée en traits puissants et nerveux. Autour de la statue du ministre se pressent, en groupe compact, les seigneurs et les grandes dames dans leurs beaux costumes du temps de Louis XIV, dont, après le peintre, le tisseur saura tirer un brillant parti. Plus bas, sur les marches de l'estrade (car M. J.-P. Laurens a voulu une reconstitution complète des costumes du temps), des femmes du peuple, en collerettes et en bonnets blancs, forment des masses harmonieuses, tandis que, afin d'étoffer le haut de la composition, des Muses et des Renommées, portant des couronnes de lauriers, volent dans l'espace. Enfin, dans le fond du tableau, de grands fleuves coulent entre des rives verdoyantes et donnent, par leur heureuse symétrie, la base décorative de ce superbe morceau, qui, malgré le nombre des figures, est parfaitement homogène et harmonieux, et dénote un artiste toujours soucieux et pénétré des nécessités de la grande décoration.

C'est là une qualité qui se trouve assez rarement chez ceux qui signent au Salon de vastes toiles, et ils sont nombreux : MM. Charrier, Laubadère, Bérout, Louvet, Toudouze, et M. La Lyre, avec sa *Cléopâtre*, sont, le plus souvent, à côté de la vérité ; M. Albert Thomas s'en rapproche plutôt. Décorative aussi est la grande toile où M. Albert Maignan interprète d'une manière très nouvelle la tentation d'Ève par le malin sous la forme d'un grand dragon, mais où la violence des fleurs du premier plan paraît d'une dureté un peu exagérée et un peu métallique. On voudrait à cette œuvre un peu plus d'unité dans la couleur, un peu plus de fondu.



J.-L. GÉROME. — LA RENTRÉE DES FÉLINS DANS LE CIRQUE

L'une des œuvres capitales du Salon, sinon l'œuvre capitale, est le tableau de Mademoiselle Dufau, où une délicieuse et primesautière qualité d'imagination s'allie aux dons les plus fortunés qui font le coloriste. Dans un paysage heureux où triomphe, parmi les pampres et les arbres, la rousse et chaude lumière de l'automne, Mademoiselle Dufau évoque, tels les poètes antiques, auprès d'une vasque de marbre, le groupe harmonieux de deux splendides nudités. La femme est assise dans une pose chère à certaines figures de Michel-Ange, dont elle a la robuste construction, la tête repliée sous son bras qu'inondent ses cheveux blonds, l'autre main jouant dans une profusion de grappes et de fruits éblouissants dont le peintre a semé son premier plan. Plus en arrière, à cheval sur le bord de la fontaine, l'éphèbe regarde dans la lumière, en l'élevant vers ses yeux, la belle grappe blonde où se joue le soleil, tandis que, pour accentuer encore le caractère antique de l'œuvre, l'artiste fait défiler sur la route le groupe charmant d'une femme et d'un centaure. Voilà vraiment une œuvre de séduction et de fantaisie, où apparaît un des talents les plus doués. A la main capable de signer un morceau comme la femme du premier plan, à l'esprit capable de composer un pareil ensemble, il n'est pas difficile de prédire les plus brillantes destinées.

Les portraits, comme d'habitude, sont légion, mais bien peu sortent de la médiocrité et atteignent à cette profondeur d'observation que réclame le genre. On verra toutefois, avec un plaisir

PAUL SINIBALDI. — PORTRAIT DE M^{lle} ANNIE

visage de la jeune femme ne s'accorde pas avec l'ensemble; on le sent peint à la lumière de l'atelier, non au plein air, écueil toujours très grave. Heureusement que M. Lauth prend sa revanche avec un portrait de femme en noir sur un fond très discret, où seule la pâleur du visage se détache avec une rare séduction. Il convient aussi de faire, dès aujourd'hui, une place à un nouveau venu, M. Raymond Woog, pour son portrait de Mademoiselle H..., qui contient plus que des promesses. Mademoiselle Angèle Delasalle est moins bien repré-

toujours renouvelé, les vigoureux portraits d'hommes où M. Benjamin-Constant se montre égal à lui-même. M. Léon Bonnat expose aujourd'hui un *Portrait de M. Cahen d'Anvers*, tandis que son élève, M. Jean Patricot, a été appelé à peindre *Madame Émile Loubet*. M. Humbert est particulièrement bien représenté cette année, par deux portraits, dont l'un se rattache toujours à la manière anglaise du XVIII^e siècle. Dans l'autre, au contraire, celui de *Madame la Princesse de Tarente*, M. Humbert a évolué vers un style infiniment plus personnel; l'attitude du modèle est toujours pleine de cette grâce alanguie, mais jamais mièvre, dont M. Humbert a le secret; enfin, la couleur en est plaisante, et les valeurs de la figure se détachent sur le paysage, d'une rigoureuse justesse. Je voudrais en dire autant du *Portrait en plein air*, de M. Lauth, un artiste dont on peut beaucoup attendre, mais qui est un peu décevant ici. Et pourtant, le paysage est d'une tonalité délicieuse, d'une rare saveur dans les bruns; seul le



O. GUILLONET. — LA HORDE



F. ROUSSEL-GÉO. — CÉRÉMONIE DU CAMP DE BOULOGNE (Août 1804)
Panneau décoratif destiné à la maison de la Légion d'Honneur d'Écouen

sentée que l'année dernière; son *Portrait de M. Benjamin-Constant* est toutefois une fort jolie chose, mais qui demanderait, nous semble-t-il, à être un peu plus poussée. M. Henner, avec un grand portrait de vieille femme et une petite étude de tête,

exerce toujours sa grande et prenante séduction de coloriste. C'est un beau maître qui ne connaît pas les défaillances, dont la vision a gardé toute sa fraîcheur d'antan, dont le coloris a toujours cette enveloppe voluptueuse et douce dont seul il a le



E.-J. DELAHAYE. — LE COLONEL ROOSEVELT A CUBA. — PRISE DES HAUTEURS DE SAN JUAN

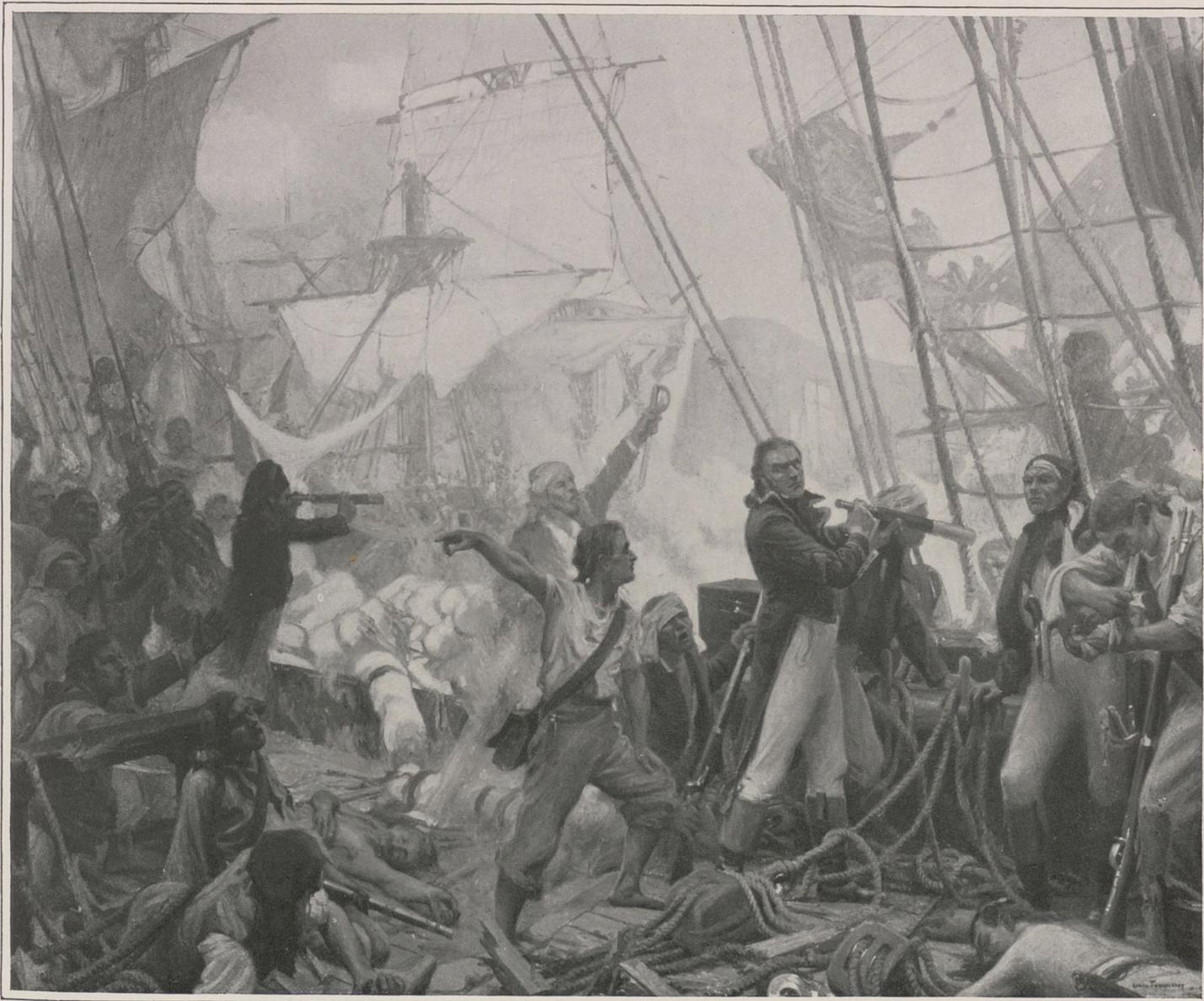


ALPHONSE LALAUZE. — MARENGO (14 Juin 1800)

La Cavalerie de la Garde Consulaire, qui n'a pas donné de la journée, reçoit, vers les six heures, l'ordre de charger. Entraînés par le général Bessières, les Grenadiers à cheval s'élancent impétueusement sur les dragons autrichiens.

secret. Combien, à côté d'œuvres aussi excellentes, la plupart des portraits paraissent durs, de modelé imparfait! Mais, sans

procéder par comparaison, il faut bien reconnaître que M. Jules Cayron ne tient pas les promesses de certains de ses portraits



CHARLES FOUQUERAY. — ALGÉSIRAS (6 juillet 1801)

Lineis, qui s'était mis au mouillage dans la baie d'Algésiras y fut poursuivi par les Anglais commandés par Saumarez. Il les bat, s'empare du *Hannibal* de 75 et les force à se réfugier sous la protection des canons de Gibraltar.
« Quand les équipages de nos navires virent la retraite des Anglais ce furent, à bord du *Formidable*, de l'*Indomptable* et du *Muiron*, des acclamations pour notre admirable chef... »
(Lettre d'un officier du *Muiron*.)

d'autrefois, et sa manière hâtive n'est pas sans nous les faire regretter. D'une note d'art inférieure encore est le portrait de M. Rostand par M. Pascau.

M. Caro-Delville nous apparaît comme un des artistes les plus doués et les plus talentueux de la Société des Artistes français. Après avoir remporté, l'an passé, un succès des plus mérités, il ne s'élève pas, cette fois-ci, à la même perfection, tout au moins dans l'une de ses deux toiles, *Courtisane*, représentant une femme étendue à laquelle une camériste apporte du thé. La facture en est un peu lourde, et la pose conventionnelle. Je retrouve, au contraire, toutes les belles qualités de M. Caro-Delville dans son portrait. Ici, il se révèle une fois de plus l'admirable arrangeur que l'on sait, et l'on trouvera difficilement une toile mieux composée, où chaque chose soit plus heureusement mise en valeur. Avec cela, il déploie un sens avisé et subtil de la beauté féminine, il traite avec amour tous les accessoires de cette beauté, tout ce qui tend à lui ajouter encore de la séduction et de la grâce.

Ne quittons pas ce domaine si intéressant du portrait sans avoir admiré deux bonnes toiles de M. Chabas et celles de Juana



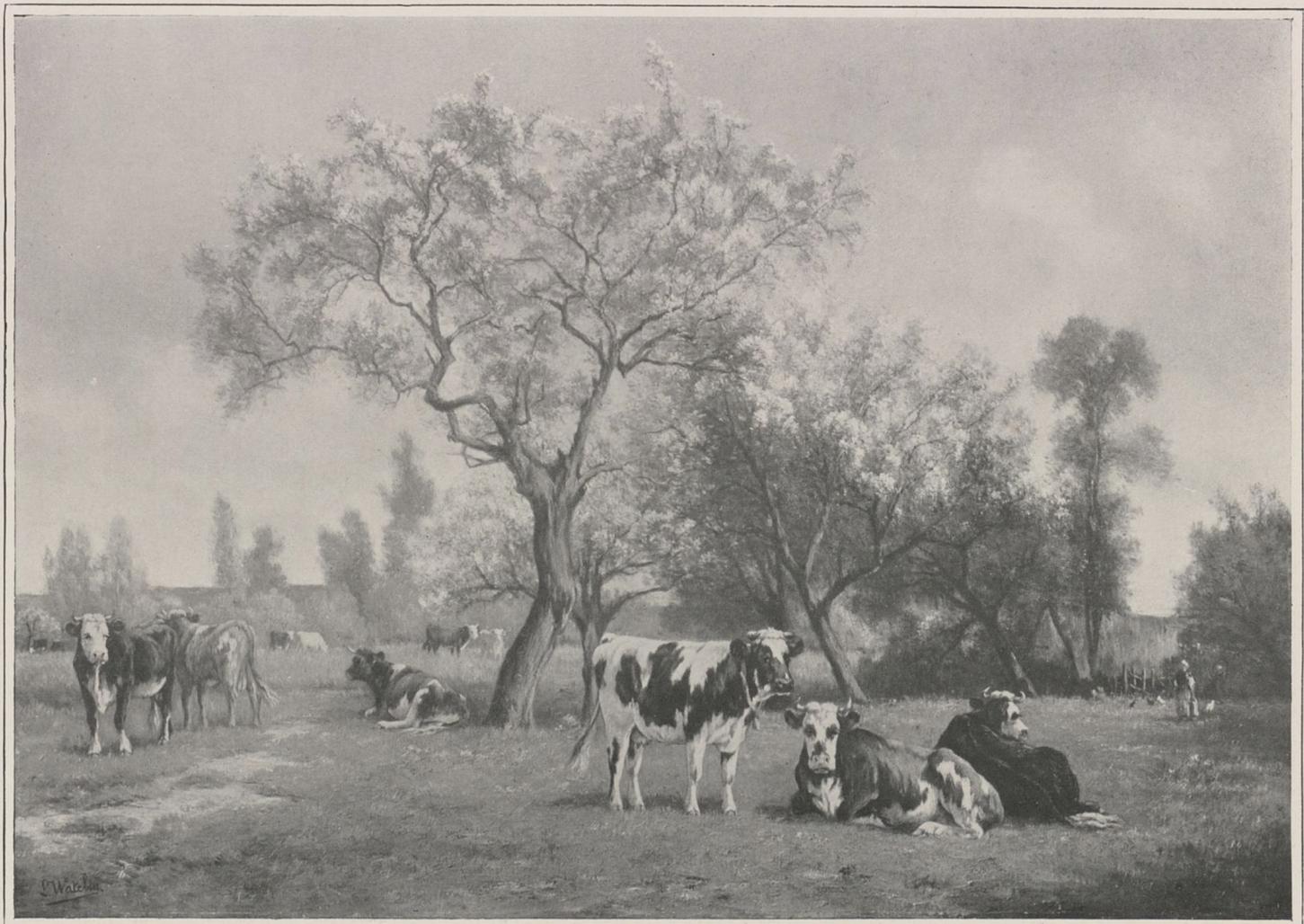
M^{lle} LOUISE ABBEMA. — PORTRAIT DE PIERRE

Romani, experte non seulement à rendre les somptuosités d'un costume, mais aussi les caractéristiques d'une physionomie.

M. Adler a été, comme M. Caro-Delville, l'un des triomphateurs d'un des derniers Salons, et l'on n'a pas oublié sa représentation émouvante d'une *Grève au Creusot*. Sans arriver à une œuvre aussi forte, il continue aujourd'hui à peindre des scènes de la vie ouvrière, se montre encore observateur attentif et ému. M. Besson, lui aussi, se cantonne dans des sujets identiques et y déploie l'un des plus robustes talents de coloriste que je connaisse, et qui a certainement un grand avenir devant lui.

Coloriste, et coloriste de race, M. Dudley Hardy l'est aussi en une petite toile où l'on voit des Persans groupés sur une terrasse. La manière magistrale avec laquelle sont traitées les étoffes et la perspective du paysage, attirera à ce tableau bien des admirateurs. Il y a là parfois des flambées de couleur qui font songer à la palette de Bonington et de Delacroix.

On connaît les savantes reconstitutions que M. Gérôme a su faire de la civilisation romaine. Il y revient aujourd'hui avec une scène particulièrement effrayante des jeux



L.-V. WATELIN. — MATINÉE DE MAI EN NORMANDIE



ANDRÉ BROUILLET. — RENAN A L'ACROPOLE D'ATHÈNES
(Panneau destiné à la nouvelle Sorbonne)

du Cirque et nous montre l'heure crépusculaire où, les gradins s'étant vidés peu à peu, les belluaires, descendus dans l'arène parmi les corps sanglants des martyrs, poursuivent à coups de fouets le troupeau redoutable des lions et des tigres, pour les faire rentrer dans les souterrains du Colisée.

Avec M. Gérôme, on se plaît à retrouver, au Salon, deux peintres, ses aînés, auxquels la vieillesse n'enlève rien de leur fraîcheur et de leur maîtrise. On a deviné qu'il s'agit de MM. Hébert et Harpignies, ces deux doyens de la Société des Artistes français. Le premier expose deux petits portraits d'enfants qui ont le fini et la délicatesse de couleur de ses autres œuvres, et révèlent une vision toujours élégante. Comme M. Hébert sait encore deviner l'humanité, M. Harpignies voit la nature d'un œil toujours pénétrant, et brosse encore de grandes toiles où il s'affirme — comme le dernier et digne représentant de l'école de Barbizon.

M. Detaille relate deux pages capitales de l'histoire de Paris, qui figureront dignement à l'Hôtel de Ville et peuvent être considérées comme l'un des plus grands efforts de sa glorieuse carrière. La première représente les *Enrôlements volontaires, sur le terre-plein du Pont-Neuf, en septembre 1792*, vaste composition où le peintre a su faire figurer, avec autant de netteté visuelle que de précision historique, tous les costumes de l'époque; artilleurs tirant le canon, sur la gauche; tambours en uniformes blancs, de l'autre côté; conscrits ivres de joie descendant, aux acclamations de la foule, de l'estrade au-dessus de laquelle les drapeaux claquent au vent et que dominent des hommes grimpés sur un échafaudage; tous ces groupes sont réellement bien vivants dans l'ensemble, tant chaque détail de leur costume a été scrupuleusement étudié. La seconde de ces œuvres célèbre la *Réception par la Municipalité de Paris, à la*



ÉMILE DAMERON. — PARC DU CHATEAU DE M. DE BUFFON A MONTBARD. — ALLÉE DU CABINET DE TRAVAIL



W. DIDIER-POUGET. — LE MATIN. — VALLÉE DE LA CORRÈZE. — BRUYÈRES EN FLEURS

barrière de la Villette, des troupes revenant de Pologne après la campagne de 1806-1807.

Venise, cette patrie des coloristes, tente, une fois de plus, un assez grand nombre de peintres. Parmi ceux-ci, retenons les toiles de M. Allègre et celles où M. Bompard fait surgir, dans la transparence du ciel vénitien, la noble silhouette de la *Dogana di Mare* et les façades multicolores des palais le long du Grand Canal. M. Émile Wéry a vu la ville des Doges sous un jour moins brillant et peut-être aussi moins usé. Son grand triptyque, qui nous montre un aspect imprévu de la Giudecca, avec de petits canaux sur les côtés, aurait peut-être gagné à être exécuté sur une plus petite échelle.

M. Paul Buffet reste fidèle à l'Abyssinie, comme M. Aimé Morot, M. Pointelin aux paysages du Jura, M. Gosselin aux aspects crépusculaires de l'Île-de-France, M. Zo à l'Espagne, M. Bellanger-Adhémar et M. Hanicotte à la Hollande, et leurs toiles ne sont certainement pas parmi les moins intéressantes et les moins émues du Salon.

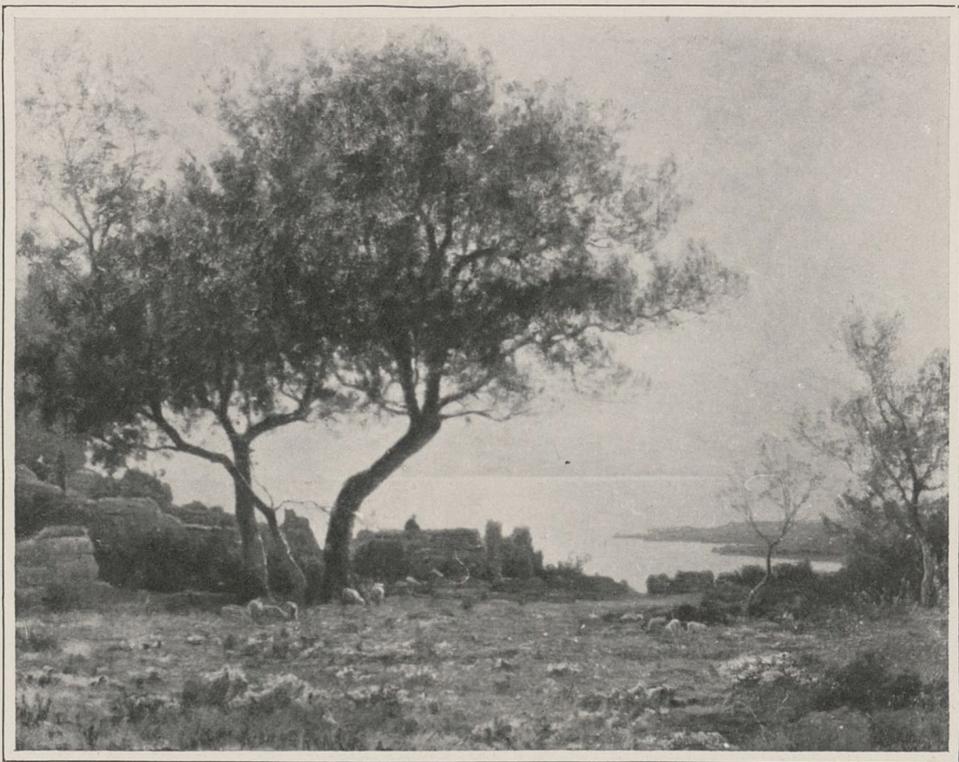
M. Raphaël Collin a une petite étude de nu d'une pâte excessivement fine et sur laquelle l'œil se repose véritablement. Délicate aussi, mais d'une note plus sérieuse, est la petite toile de M. Jean Geoffroy, qui apporte à la moindre de ses œuvres cette richesse de sensibilité, cette profondeur d'émotion qu'on lui

connait. M. Joseph Bail est, lui aussi, un artiste charmant, dont la perfection se réclame à la fois de notre Chardin et des petits maîtres hollandais, comme Vermeer de Delft ou Palamedes. Les femmes qu'il nous montre aujourd'hui, faisant de la dentelle, se rattachent tout particulièrement à ces derniers par l'art avec lequel les effets de lumière sont gradués et les choses baignées d'ombres claires.

Sans figurer en nombre aussi considérable qu'à la Société Nationale, les peintres étrangers ne sont pas absents du Salon. De M. Dudley Hardy j'ai déjà loué les qualités. M. Hitchcock nous montre qu'il ne se borne pas seulement à peindre des fleurs; son groupe est charmant. M. Edwin L. Weeks nous ouvre, sur les mystères de l'Inde, des horizons nouveaux; M. George Joy est un coloriste très doué; l'Américain Dufner se rattache à Whistler; M. Hope a un excellent portrait de dame âgée; enfin, on salue toujours avec admiration le grand talent de ce maître lumineux, sincèrement et si vraiment Espagnol: Sorolla y Bastida.

Tels sont quelques-uns des artistes que l'on remarquera au Salon. D'autres encore méritent d'être étudiés que nous ne pouvons que nommer ici, tels: MM. Cabié, Hirsch, Fould, Debat-Ponsan, Lalauze, Fouquerey, Géo, Roussel, Sinibaldi, Guillonnet, Watelin, Brouillet, Etcheverry.

H. FRANTZ.



PAUL SÉBILLEAU. — MATINÉE A LA POINTE DE LA GAROUBE; — CAP D'ANTIBES (Alpes-Maritimes)